

ECOLE DE GUERRE



PROMOTION VERDUN 2015-2016

STRATAGEMES ET DECEPTION DANS LA GUERRE ORIGINE ET DEFINITION

Chef d'escadron Emmanuel GROS
sous la direction de monsieur Thierry WIDEMANN

REMERCIEMENTS

Je tenais à exprimer ma gratitude à monsieur Thierry Widemann pour le temps qu'il a bien voulu me consacrer dans le cadre de cette étude, et au-delà de ce cadre formel, pour les fructueux échanges que nous avons pu avoir sur bien d'autres sujets philosophiques ou historiques.

Je ne pouvais pas oublier de remercier mon épouse Christine pour sa patience durant l'élaboration de ce travail et le temps consacré à de fastidieuses relectures.

*« Parfois(...), les militaires s'exagérant
l'impuissance relative de l'intelligence,
négligent de s'en servir ».*

Charles de Gaulle.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE : DE L'USAGE DE LA RUSE ET DU STRATAGEME DANS LA GUERRE : UNE APPROCHE CIVILISATIONNELLE DIFFERENCIEE

I) La ruse et le stratagème dans le monde gréco-romain.

1-La *Metis* grecque, une philosophie de la ruse

2-Les romains ou la valorisation du stratagème comme outil tactique amoral

II) Sun Tzu et la pensée chinoise, la ruse comme axiome dans l'art de la guerre

1-Sun Tzu prophète en son pays, l'axiome de la ruse dans la guerre.

2-Les stratagèmes modes d'actions structurants dans la culture chinoise redécouverts en Occident

III) La déception chez les Russes, le concept de *Maskirovka*

1-Un concept ancré dans l'histoire et la pensée stratégique russe.

2-Un exemple emblématique de *Maskirovka* réussie : l'opération Bagration

DEUXIEME PARTIE : DU STRATAGEME A LA DECEPTION COMMENT DEFINIR LES CONCEPTS

1-Définir un stratagème

2-La déception dans le vocable militaire moderne

II) La différence entre le stratagème et la perfidie.

1-Une notion relative pendant l'Antiquité

2-Le droit des conflits armés interdit la perfidie

III) Machiavel et la ruse : un penseur politique novateur

TROISIEME PARTIE : LA DECEPTION, DES MOYENS HUMAINS ET MATERIELS AU SERVICE D'UNE VISION STRATEGIQUE

1) La seconde guerre mondiale ou le renouveau du stratagème dans sa dimension stratégique : Fortitude ou la déception facteur clef du succès

2) La guerre du Kippour de 1973, déception et surprise vecteurs de lourdes conséquences politico-stratégiques.

3) La guerre du Golfe, la déception au service de la puissance

CONCLUSION

INTRODUCTION

Après un « âge d'or » durant l'Antiquité gréco-romaine et dans le monde chinois à la même époque, les ruses et stratagèmes de guerre, comme outil valorisé et principe intégré à la conduite de la guerre, sont tombés dans l'oubli chez les principaux stratégestes occidentaux. En Europe tout particulièrement, leur emploi était plutôt défavorablement considéré, catégorisé au mieux dans les modes d'action mineurs. Si Bertrand Du Guesclin¹ fait figure d'exception au XIV^{ème} siècle dans l'usage revendiqué de la ruse dans la lutte contre les Anglais, on ne note pas de véritables réflexions d'ampleur sur le sujet reprises dans des écrits significatifs. A prévalu longtemps dans notre Histoire militaire le primat du choc, la volonté d'affronter l'ennemi là où il est le plus fort, dans une expression de la virilité et du courage encadrés avec un succès relatif par la morale chrétienne.

Cette volonté d'humaniser la guerre par la morale est avant tout propre à la civilisation occidentale chrétienne et constitue une différence notable avec d'autres civilisations, qui ont poursuivi des buts semblables par des moyens différents. La ruse selon la définition du dictionnaire Larousse n'est-elle pas « un procédé habile mais déloyal, dont on se sert pour obtenir ou réaliser ce qu'on désire ? »

Original dans son approche, Nicolas Machiavel à la Renaissance abordera dans son œuvre le thème de la ruse, intégré dans une vaste réflexion politique qui vise à permettre *in fine* à un dirigeant de conquérir et de se maintenir au pouvoir. Cet état final recherché à atteindre permet l'utilisation de tous les moyens mis à disposition du *Prince* y compris ceux que la morale réprouve. Il est avant tout le penseur de l'amoralité en politique, gage de la meilleure efficacité, il est en cela en rupture avec la pensée dominante de son époque. Il faudra attendre Joly de Maizeroy en 1765 et son *Traité des stratagèmes permis à la guerre* qui fournit à un public averti des exemples antiques abondants de victoires obtenues sur le champ de bataille grâce à ces procédés², pour observer en Europe, un certain intérêt sur ces questions de penseurs de l'Art de la guerre.

¹ Avec quelques centaines d'hommes, il mène une guerre de siège contre les places tenues par les Anglais, le dénouement étant accéléré par un assaut victorieux ou plus souvent encore par une ruse. Pour libérer Niort, il utilise un stratagème en faisant revêtir à ses soldats l'uniforme anglais. L'ennemi, trompé, ouvre les portes de la ville et la troupe de Du Guesclin s'en empare.

² Faisant d'Hannibal le capitaine le plus fécond en stratagèmes réussis.

De son côté, la civilisation arabe donnera au XIV^{ème} siècle, *Le Livre des ruses*, ouvrage anonyme traitant de l'emploi des ruses et de la manière de les mettre en œuvre de manière efficace. On y trouve des préceptes assez proches de ceux développés par Sun Tzu : « ayez à cœur d'employer la tromperie dans la guerre, car elle vous permet d'arriver au but d'une façon plus certaine que la bataille dans un corps à corps sanglant (...) sois plus confiant dans ta ruse que dans ta bravoure(...) car la guerre est une suite d'actions pour tromper l'ennemi³ ».

En effet, la ruse et les stratagèmes étaient non seulement partie intégrante de la guerre et de sa conduite dans le monde chinois mais ils étaient tout particulièrement valorisés. Leur recours était encouragé pour parvenir à la victoire au moindre coût. Dans cette optique qu'est ce qui caractérise l'évolution et la place de la ruse, des stratagèmes et de la déception dans l'Art de la guerre, leur origine suivant les civilisations et leur apport tant au niveau tactique que stratégique ?

Comment au cours de l'histoire la sémantique a-t-elle évolué, du stratagème d'hier à la déception d'aujourd'hui, pour permettre de contribuer non seulement à de précieux succès tactiques mais aussi à La victoire stratégique ?

Comment est-on passé chez les Anciens de la volonté d'un seul (le chef) à des organisations dédiées qui disposent de leur doctrine propre avec des moyens technologiques et humains toujours plus importants ?

Pour répondre à ces questions, cette étude nous conduira d'abord à dégager les différentes approches culturelles quant à la place de la ruse et du stratagème dans la conduite de la guerre, puis tenter de donner une définition renouvelée acceptable de ces concepts dans une approche plus philosophique et enfin, au travers d'exemples historiques emblématiques plus contemporains, illustrer les conséquences qu'elle peut produire.

³ Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la stratégie*, 1990, Robert Laffont, Paris, p501.

PREMIERE PARTIE

DE L'USAGE DE LA RUSE ET DU STRATAGEME DANS LA GUERRE : UNE APPROCHE CIVILISATIONNELLE DIFFERENCIEE

Etymologiquement le nom stratégie vient du grec ancien *stratos* et *agein*, l'armée que l'on conduit et permet de donner cette courte définition couramment admise : « La stratégie c'est l'art du commandement⁴ ». Il est intéressant de constater que stratégie a la même racine que stratagème : *strategema*. Il faudra attendre le premier siècle avant JC et Polybe pour que les deux termes prennent des sens différents. D'ailleurs Frontin dans ses *Stratagèmes* écrit : « malgré l'analogie naturelle de ces deux choses, les stratagèmes d'avec la stratégie (sic). Car tout ce que la prévoyance, l'habileté, la grandeur d'âme, la constance, peuvent inspirer à un général, forme la matière de la stratégie en général ; et tout fait particulier qui pourra être rangé sous un des chefs sera un stratagème⁵ ». Pour Hervé Couteau-Bégarie, de cette proximité sémantique entre stratégie et stratagème découle une convergence paradoxale qui induit l'action de l'intelligence : « Un stratagème n'est pas seulement une ruse, une tromperie, c'est d'abord l'action intelligente du général⁶ ». Le tout, dans le monde de la guerre, celui de l'affrontement et de la violence comme le résume Clausewitz : « dans une affaire aussi dangereuse que la guerre, les pires erreurs sont précisément celles causées par la bonté⁷ ». L'auteur du célèbre ouvrage *Vom Kriege* considère que contraindre la volonté de l'adversaire s'articule autour de trois facteurs clefs que sont : la violence, le hasard et le calcul raisonnable du politique.

Dans cette perspective, les différents généraux et stratégestes depuis l'Antiquité ont tous théorisé ou développé des moyens de parvenir au succès en tentant de limiter au maximum les deux premiers facteurs. Réduire la violence et la part de la « fortune » pour préserver la puissance de son outil militaire en conduisant si nécessaire la bataille dans les meilleures conditions en obtenant un avantage décisif par l'usage d'un stratagème fruit d'une intelligence. La *Métis* grecque, la philosophie chinoise de la guerre et la *Maskirovka* russe, chacune avec ses spécificités répondent à cette logique de la victoire décisive au moindre coût.

⁴ Hervé Couteau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 1999, p53.

⁵ H. Couteau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p54.

⁶ H. Couteau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p54.

⁷ Frédéric Encel. *L'art de la guerre par l'exemple*, Paris, Flammarion, 2000, p124.

D) La ruse et le stratagème dans le monde gréco-romain.

Le grec Thucydide, vers 400 avant notre ère écrivait que le bon chef militaire est celui qui utilise le mieux la ruse dans la guerre. Paulien, juriste romain du deuxième siècle présentait dans son ouvrage « Les ruses de guerre » près de 900 stratagèmes tirés de l'histoire militaire. Grâce à des écrits qui nous sont parvenus d'historiens et de stratégistes de premier ordre, la description et la valorisation des stratagèmes dans la guerre prendront une place significative dans l'exégèse des conflits de l'Antiquité gréco-romaine.

1-La *Mêtis* grecque, une philosophie de la ruse

La *Mêtis* grecque est le berceau d'une certaine conception de la ruse et de la faculté d'adaptation permanente dans un monde instable et influencera les mythes et légendes de l'Antiquité. La *Mêtis*⁸ des Grecs est définie par Jean Pierre Vernant comme « l'intelligence de la ruse⁹ » et s'exerce pendant l'Antiquité toujours à des fins pratiques, sorte de praxéologie ou science de l'action qu'on retrouve dans l'habileté du sophiste, le savoir-faire de l'artisan, la prudence du politique ou encore l'art du marin pilotant son navire. La *Mêtis* implique une série d'attitudes psychologiques spécifiques combinant l'intuition, la sagacité, le sens pratique ou la faculté d'adaptation. Polymorphe, elle s'applique à des réalités changeantes qui ne se prêtent pas facilement à la mesure précise ni au raisonnement scientifique. Cette forme d'intelligence a été, à partir du Ve siècle avant JC, refusée par les philosophes et ainsi marginalisée parce que la *Mêtis* c'est aussi le moyen détourné et non conforme, pour le plus faible, de triompher sur le terrain de celui qui est plus fort. Sur le plan du mythe, dans les éléments fondamentaux de la création de l'ordre du monde, c'est la victoire de Zeus¹⁰ pour la souveraineté qui permet notamment de comprendre l'importance centrale de la *Mêtis*.

Cette divinité que Zeus va épouser avant de l'avalier¹¹ au sens littéral du terme afin qu'elle ne puisse agir contre lui.

⁸Jean-Pierre Vernant l'auteur de *l'ouvrage Les ruses de l'intelligence : La mêtis des Grecs*, dans une émission de France Culture le 9 avril 1975 donnait cette définition de la mêtis : « Notion centrale et notion très complexe, puisque le mot *mêtis* est d'abord un nom commun, qui signifie non pas l'intelligence mais une forme particulière d'intelligence qui est faite de ruses, d'astuces, de stratagèmes, et même de dissimulation, voire purement et simplement de mensonges. On peut dire que le héros humain de la *mêtis*, pour les Grecs, c'est Ulysse. C'est Ulysse *polymêtis*, l'homme de toutes les ruses, de tous les tours, de toutes les feintes, le débrouillard ».

⁹ Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne, *Les ruses de l'intelligence : La mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

¹⁰ Zeus renversant son père Chronos.

¹¹ *Ibid* Jean-Pierre Vernant : « Ce qui signifie que désormais toutes les ruses, toutes les possibilités de surprise, d'imprévu que le monde recèle résident à l'intérieur de Zeus. Et il n'y a pas un événement, qu'aucune intelligence ne pourra tramer contre lui, qui d'abord ne devra passer par sa propre tête. C'est-à-dire que Zeus n'est plus seulement un Dieu puissant et souverain qui s'est emparé à un moment

Le pouvoir de Zeus, comme toutes les royautés humaines est instable, fugace et précaire, en conséquence il a trouvé un moyen radical de le stabiliser en absorbant la ruse faite déesse. Dans toute situation de conflit physique, la victoire peut s'obtenir soit parce qu'on est le plus fort soit par l'utilisation de procédés qui ont pour but de fausser l'épreuve de force pure et de faire triompher l'inattendu. C'est David contre Goliath. On peut donc considérer la *Mètis* comme ce qui crée la surprise, la revanche du plus rusé et de celui qui maniera le mieux toutes les potentialités amORALES offertes en fonction des circonstances. Ulysse¹² en est le symbole, celui qui apporte par sa ruse et son intelligence pratique la victoire qui se refuse depuis des années devant Troie. D'un côté, elle prend la figure du mensonge et de la dissimulation ; de l'autre, elle est l'arme intellectuelle qui peut assurer la victoire sur le terrain. Pour les Anciens, elle s'exerce toujours en situation incertaine et ambiguë. Platon condamne la *Mètis*, car son expression est à l'opposé des vertus éthiques et morales que la Cité exige de ses citoyens.

2-Les romains ou la valorisation du stratagème comme outil tactique amoral

Dans la culture antique romaine, il existe également des mythes fondateurs qui illustrent l'utilisation de la ruse pour parvenir à ses fins. L'enlèvement des Sabines d'après le récit de Tite-Live est abondamment illustré par les peintres les plus prestigieux de différentes époques comme Pierre de Crotonne, Rubens, David et Picasso. Ce *Cassus belli* déclenché contre les Sabins marque bien cette utilisation d'un stratagème¹³ pour accomplir un objectif pour le moins vital, assurer la pérennité de la jeune Cité fondée par Romulus. L'enlèvement par la ruse n'est d'ailleurs pas l'apanage unique des hommes. Hylas, qui participe à l'expédition des Argonautes est enlevé par les Nymphes en Bithynie alors qu'il était allé puiser de l'eau à une source d'une fontaine et disparaîtra à jamais.

donné du pouvoir mais ayant ingurgité la Métis,-comme au fond la philosophie grecque ingurgitera la *métis* pour remplacer le monde instable des apparences par un monde stable des essences éternelles- Zeus ayant avalé la *métis* n'est pas seulement le roi, il est le destin qui fait que l'ordre cosmique ne peut jamais être remis en question ».

¹² Le cheval de Troie, succès antique si souvent cité, cumule déjà les trois composantes clefs de la déception : la dissimulation (camouflage), la diversion et la désinformation (intoxication).

¹³ Romulus prétexte un festival dédié à Neptune et proclame que la fête aura lieu avec les peuples voisins de Rome dont les Sabins. Profitant des festivités, au signal de Romulus, les Romains enlèvent les femmes sabines et repoussent les hommes de leur peuple.

Plusieurs auteurs romains ont écrit des traités sur les ruses de guerre notamment Polyen en grec et Frontin¹⁴ en latin. Sous le titre de *Strategematon*, Frontin compile toute une série de stratagèmes choisis avec soin et empruntés en majorité à l'histoire romaine.

Quant à Polyen orateur et écrivain originaire de Macédoine, il adresse¹⁵ à l'empereur Lucius Verus un recueil de ruses de guerre rassemblant près de 900 récits principalement d'historiens comme Hérodote, Polybe, Plutarque ou Tite-Live. Des 900 récits, qui se centrent chacun sur un stratagème différent, environ 800 nous sont parvenus. Benoit Clay¹⁶ dans une volonté de vulgarisation de cet auteur tombé dans l'oubli rassemble ses textes en deux grandes thématiques, Stratagèmes politiques et Ruses diplomatiques. Il écrit dans une volonté de mettre les stratagèmes à leur juste niveau dans leur capacité à participer à la victoire et regrettent qu'ils : "n'en finissent pas de déconcerter depuis trois siècles, car ils ne ressortissent pas au genre que devrait leur imposer le titre, celui du traité analytique et technique, comme l'ont fait avant lui plusieurs¹⁷ (...)". Pour lui, il n'existe pas de démarcations claire et intangible entre la ruse et la perfidie la plus immorale. A la guerre, la seule règle qui compte est celle qui fait gagner, d'autant plus lorsqu'il s'agit de la Rome impériale, qui ne peut admettre de défaite, sous peine de mettre en danger toute sa construction dont les armes sont un puissant garant. On note des points communs certains avec la pensée chinoise et les prémisses de ce qui sera développé quelques siècles plus tard par Machiavel sur un terrain plus politique.

¹⁴ *Sextus Iulius Frontinus*, natif de Gaule Narbonnaise, né vers 35 et mort probablement en 103, a été notamment consul *suffect* en 74 puis général et gouverneur de Bretagne de 76 à 78 sous Vespasien.

¹⁵ Polyen écrit en préface de son ouvrage : "Empereurs sacrés, (...), je vous offre un septième livre des *Stratagemata*, où vous apprendrez ce qu'ont aussi pensé les Barbares. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils manquent d'esprit. Ils ont de l'inventivité, du vice et du talent pour la fourberie ; il est bon de vous avertir, tout comme les généraux que vous enverrez contre eux quand vous leur ferez la guerre, de ne pas les mépriser comme des hommes sans finesse ni malice. Au contraire, leur plus grande spécialité consiste à tromper et à chercher des prétextes pour se parjurer. Et tout Barbare s'appuiera plus sur ce type de ruse que sur le courage et les armes. La précaution la plus sûre qu'on puisse donc prendre contre eux, est la méfiance, qui nous fera prévoir et découvrir leurs ruses et leurs pièges, en même temps que nous leur opposerons la force des armes."

¹⁶ Dans POLYEN, *Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques*, Paris, Mille et une nuits, 2011. Traduction du grec ancien par Gui-Alexis LOBINEAU, notes et postface de Benoit Clay.

¹⁷ Ibid.

II) Sun Tzu et la pensée chinoise, la ruse comme axiome dans l'art de la guerre.

Les ouvrages qui nous sont parvenus de la Chine Antique occupent une place singulière dans l'art de la guerre, avant tout dans la pensée stratégique asiatique avant d'être redécouverts et mis en perspective dans les pays Occidentaux plus tardivement. Comme le souligne le général russe Vladimir Lobov, au XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, la connaissance et l'étude de ces traités étaient obligatoires en Chine et au Japon dans le cadre de la formation des officiers supérieurs.

1-Sun Tzu prophète en son pays, l'axiome de la ruse dans la guerre.

Cette reconnaissance de la place de la ruse et du Stratagème est un des fondements de la pensée de Sun Tzu dans son célèbre *Art de la Guerre* daté du VI^{ème} siècle avant JC ou il préconise : « Mine le terrain sous les pieds de ton ennemi, pervertis-le, sape son moral, gangrène son économie, sème le désordre chez ses chefs de guerre¹⁸ ». Sun Tzu écrit dans son premier chapitre de l'Art de la guerre que la guerre repose sur un mensonge. L'exceptionnelle exégèse dont a fait l'objet le penseur chinois au cours des âges résulte sans doute du positionnement de sa réflexion qui affirme le primat du paradigme politique et son intérêt pour « l'articulation politique-militaire » comme le souligne Hervé Couteau-Bégarie¹⁹ ». Dans la philosophie générale de la guerre qu'il développe Sun Tzu apparaît comme le penseur de la ruse comme invariant et gage important des succès du général contre l'ennemi. La guerre est pensée avant tout comme une dialectique des intelligences.

Comme le souligne Frédéric Encel²⁰ les moyens et la doctrine doivent suivre : « Il faut développer à la fois un système d'espionnage performant de façon à anticiper ses initiatives, et une entreprise de déstabilisation à la manière d'une véritable guerre psychologique. Il s'agit notamment de l'induire en erreur (...) A cet égard, Sun Tzu se révèle adepte précurseur dans l'art de la ruse –art que posséderont pour leur plus grand profit de grands capitaines comme César ou Alexandre ». Ce mode d'action implique évidemment une parfaite connaissance de l'adversaire, de ses forces et de ses faiblesses « Celui qui connaît son ennemi et se connaît lui-même mènera cent combats sans risques²¹ ».

¹⁸ Bob Maloubier, *Les secrets du jour J*, Paris, les éditions La Boetie, 2014, p138.

¹⁹ H. Couteau-Bégarie, *Bréviaire stratégique*, p41.

²⁰ F. Encel, *L'Art de la guerre par l'exemple*, p25.

²¹ Frédéric Encel, *L'Art de la guerre par l'exemple*, p 25.

En Europe, il faudra attendre 1772 et une traduction d'un jésuite, le père Amiot pour qu'on découvre les écrits et la pensée de Sun Tsu, même si les stratégestes occidentaux du XIX^{ème} siècle ne l'intégreront pas dans leur grammaire et resteront attachés à l'idée que la ruse incarne d'abord l'arme du faible.

C'est le sens de la question posée par Jean-Vincent Holeindre : « la ruse est-elle une manière de sublimer la force par l'intelligence ou est-elle, à l'inverse, une façon d'éviter le combat par manque de courage et par peur de mourir²² ? ». Pour revenir à une référence Antique, on préfère Achille à Ulysse. Mao Zedong, bon connaisseur de son œuvre sera certainement celui qui mettra le mieux à profit ses préceptes, à la fois sur la conduite des campagnes militaires sur le terrain mais également dans ses écrits comme *La guerre révolutionnaire*, recueil de deux textes écrits en 1936 et 1938. *Le Grand Timonier*, s'attaquait en priorité à résoudre la contradiction principale d'un problème pour ensuite traiter les secondaires. Dans cette optique, la meilleure approche consiste à viser l'esprit de la personne ou de la structure sur laquelle on se propose d'agir. Sun Tzu préconise d'abord de s'attaquer à l'esprit du général adverse, ensuite sa stratégie, ses plans, ses alliances, et seulement in fine si besoin ses troupes et ses places fortes. Sur un registre plus dissuasif, si on convainc un adversaire de l'impossibilité de réaliser son intention, on peut éviter de se confronter à ses forces. Les stratagèmes prévoient tous d'agir avec économie et de manière décisive pour que le problème rencontré disparaisse avant une dialectique des forces forcément incertaine et mortifère.

2-Les stratagèmes modes d'actions structurants dans la culture chinoise redécouverts en Occident

Bingshang auteur moins connu de la dynastie Ming dans son ouvrage *Le sac à stratégie* écrit : « Rien n'importe plus que de savoir tromper l'ennemi, de le tromper avec méthode de le tromper par ses méthodes, de le tromper parce qu'il est sincère, de le tromper parce qu'il est avide, de le tromper en se servant de sa bêtise, de le tromper en se servant de sa subtilité²³ ». A titre d'exemple, dans le stratagème numéro sept, il explique que la ruse n'est qu'un mirage qu'il convient de transformer en réalité, en passage à l'action. La défaite de l'ennemi ne peut être que la conséquence d'une manœuvre faisant d'abord appel à l'intelligence puis à l'expression de la force dans les meilleures conditions.

²² Jean-Vincent Holeindre, *La fin des guerres majeures ? Chapitre 3 : la ruse et les formes contemporaines de la guerre*, Paris, Economica, 2010.

²³ Jean Deuve, *Histoire secrète des stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*, Paris Nouveau monde, 2013, p11.

Dans la même ligne philosophique à finalité pratique, *Les 36 stratagèmes*, traité écrit probablement sous la dynastie Ming (1366-1610) fait une large place à la ruse dans tous ses développements comme étant utile tant dans la conduite de la guerre que dans la vie quotidienne. Il se termine sur le stratagème des stratagèmes, celui de la fuite !

Lorsqu'un conflit ne peut trouver d'issue favorable et que la victoire est impossible, la meilleure option est de quitter le champ de bataille pour préserver le maximum de son potentiel pour un temps plus propice qui ne manquera pas de survenir. Dans la culture chinoise, dès lors qu'une volonté se manifeste dans un contexte conflictuel, elle doit s'inspirer de ces stratagèmes dans leur philosophie pour parvenir au succès. Si la connaissance de ces outils ne garantit pas la réussite à coup sûr, l'absence de leur prise en compte et de leur compréhension est un puissant facteur d'échec. L'application de ces logiciels-stratagèmes à des situations de guerre nécessite en tout état de cause de l'intelligence, dans le sens d'une compréhension subtile des intentions et des relations, mais aussi de la créativité. Comme le souligne Pierre Fayard avec précaution : « Pas plus que la stratégie en général, le stratagème ne relève d'une science exacte où des conditions prétendument identiques produiraient des résultats calculables et prévisibles²⁴ ».

Pour Sun Tzu et plus largement pour les penseurs chinois cités supra, une armée sans espions est aveugle et sourde et s'expose à subir l'intelligence et la volonté de l'adversaire. C'est pourquoi, ils préconisent de développer fortement son propre réseau de renseignement et de supprimer ou mieux encore manipuler les espions ennemis. Cette préconisation sera reprise par les Britanniques puis par les États-Unis et inspire aujourd'hui autant les programmes que les opérations militaires. Cette théorisation ancestrale de la dissimulation et de la tromperie issue du monde chinois ancien n'est pas sans quelques similitudes ou parentés avec d'autres concepts dans la réflexion stratégique Russe notamment comme le rappelle Pierre Fayard : « les opérations d'influence soviétiques de la Guerre Froide se focalisaient sur les élites européennes en raison de leur effet démultiplicateur sur les opinions publiques et sur la stabilité du fonctionnement des États et de leurs institutions²⁵ ».

²⁴ Pierre Fayard, *Comprendre et appliquer Sun Tzu*, Paris, Dunod, 2007, p160.

²⁵ *Ibid.*

III) La déception chez les Russes : le concept de *Maskirovka*

Le général Lobov, ancien chef de l'Etat-major général des Forces armées soviétiques jusqu'à septembre 1991 et stratéiste renommée, donne une place particulièrement importante à la ruse de guerre dans l'art militaire en général et russe en particulier. Il reprend dans son ouvrage *La ruse de guerre* publié en 1992, la définition donnée en 1885 dans l'Encyclopédie des sciences militaires et navale : « La ruse de guerre est une action au moyen de laquelle nous voulons induire en erreur l'adversaire sur nos manœuvres réelles... Les ruses de guerre peuvent être variées à l'infini, elles dépendent de l'esprit inventif des parties qui s'opposent²⁶ ». A partir de cette définition, la pensée stratégique russe s'articule dans le domaine de la ruse autour de deux notions structurantes : La dissimulation et la déception. L'application de ces principes est présentée comme la condition *sine qua non* de la victoire dans la conduite de la guerre.

1-Un concept ancré dans l'histoire et la pensée stratégique russe.

Maskirovka signifie littéralement en cyrillique «camouflage», plus largement dans la culture stratégique Russe l'art de la désinformation pour tromper l'ennemi sur ses intentions véritables. Andrés Allemand la définit comme «la référence à l'ensemble des techniques développées au cours des siècles pour tromper l'ennemi : dissimulation, mystification, effet de surprise feinte, désinformation²⁷». Il insiste sur l'ancrage profond de ce concept et son actualité dans la conduite des opérations d'aujourd'hui : «la guerre en Ukraine ne peut que rappeler cette vieille tradition militaire dont on reste si fier à Moscou²⁸». En effet, cette tradition remonte à la bataille de Kulikovo en 1380 où 60 000 soldats slaves conduits par Dimitri 1^{er} Ivanovitch ont vaincus 125 000 mongols de la Horde d'Or en utilisant plusieurs ruses et stratagèmes²⁹. Cette victoire décisive est un des fondements historique de l'unité du peuple Russe.

²⁶ Encyclopédie des sciences morales et navales, 1885, tome ,2 p.232.

²⁷ Andrés Allemand. La tribune de Genève. *La Tribune de Genève* Article du 6 février 2015. La *Maskirovka* ou l'art russe de tromper l'ennemi.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Dimitri Ier échange son armure avec celle d'un jeune boyard Mikhaïl Brenok, et se fait passer pour un chevalier ordinaire. La ruse réussit, car les Mongols attaquent la bannière du prince et tuent Brenok en croyant qu'il est le prince. Après trois heures de combats, les Russes, ayant subi de lourdes pertes, commencent à reculer devant les assauts de la Horde d'Or. La cavalerie du prince de Serpoukhov, qui avait été laissée en embuscade, retourne le cours de la bataille en lançant une attaque surprise sur les arrières de l'armée adverse. C'est le signal de la contre-attaque et le début de la déroute pour les Mongols, dont les troupes sont en grande partie massacrées. Cette victoire marque la fin de la soumission des terres russes aux mongoles, bien que les invasions de ceux-ci ne cessent définitivement qu'un siècle plus tard.

En 1904, sous le règne du Tsar Nicolas II, une école de la « déception » est créée et restera active jusque dans les années 1920 et les débuts du régime Bolchévique qui va reprendre à son compte cette tradition sous la forme d'une directive du haut commandement en 1924 qui en précise les contours opérationnels. En 1929, de façon plus approfondie les règlements de l'Armée Rouge indiquent : « la surprise a un effet de sidération sur l'ennemi, pour cette raison toutes les opérations doivent être accomplies avec la plus grande dissimulation et la plus grande rapidité d'exécution. Cette dissimulation sera réalisée en jetant la confusion chez l'ennemi avec des mouvements, du camouflage, l'utilisation de la nuit, du brouillard et du secret³⁰ ».

C'est la naissance d'une véritable théorisation de la *Maskirovka* dans l'appareil militaire soviétique comme le souligne l'historien américain David Glantz : « La *Maskirovka* est réalisée au niveau stratégique et tactique pour induire en erreur l'ennemi sur nos capacités politiques et militaires, nos intentions et le timing de leur réalisation. Dans ces sphères, comme la guerre est la continuation de la politique, cela comprend des mesures diplomatiques, économiques autant que des mesures militaires³¹ ». La seconde guerre mondiale et ses nombreuses opérations militaires d'envergure marqueront son apogée : « Il n'est pas d'offensives soviétiques qui ne soient accompagnées de *Maskirovka* comportant de nombreux ingrédients : camouflage et changement d'apparence de ce qui est cibles pour l'adversaire, notamment les routes, les voies ferrées, les dépôts, les camps, création de faux emplacements, (...) utilisation de bruits et de sons artificiels, emploi de faux réseaux radio pour des armées fictives, faux chars, faux canons. Les Soviétiques utilisent aussi des rumeurs, des agents doubles ou retournés³² ». Cette utilisation intensive, à tous les échelons de la déception, a contribué aux grandes victoires de l'Armée Rouge à Stalingrad, Kursk ou lors de l'opération Bagration à l'été 1944 en Biélorussie. Cette doctrine inhérente à la pensée stratégique soviétique et déclinée au niveau opératif et tactique sera encore largement mise à contribution lors des événements de Prague en 1968 ou plus récemment lors de l'annexion de la Crimée. Pendant la guerre froide un département entier du KGB était consacré à la *Maskirovka*.

³⁰ David Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, Ed Frank Cass, 1989.

³¹ *Ibid.*

³² Jean Deuve, *Histoire secrète des stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*, Paris Nouveau monde, 2013, p300.

2-Un exemple emblématique de *Maskirovka* réussie : l'opération Bagration

Au printemps 1944, après avoir atteint les frontières de la Pologne et de la Roumanie, les forces soviétiques décident de porter un coup décisif au groupe d'armée centre de la Wehrmacht qui couvre une large partie du front en Biélorussie. La *Stavka* décide de rassembler une force considérable pour conduire une offensive contre les 850 000 hommes du *Feldmarchal* Ernst Busch. Programmé fin juin 1944, l'opération Bagration s'accompagne de la plus vaste *Maskirovka* jamais réalisée depuis le début de la guerre afin de faire croire aux allemands que l'attaque aura lieu en Ukraine occidentale.

Dans cette optique les Soviétiques placent ouvertement quatre armées sur l'axe Lvov-Przemyśl et lancent une première offensive dans cette zone du 8 avril au 6 juin qui se solde par de lourdes pertes mais qui conforte les Allemands dans la volonté des soviétiques de percer dans cette zone. Peu après, les Soviétiques permettent aux avions de reconnaissance allemands d'observer de jour les flux de véhicules vers l'Ukraine occidentale, alors même que ceux-ci rebroussement chemin pendant la nuit. Dans le même temps, les mouvements de troupes vers la Biélorussie sont exclusivement effectués de nuit, tous phares et radio éteints. Les divisions blindées se dissimulent dans les forêts adoptant des camouflages dont la qualité est vérifiée constamment par les avions russes.

Début juin, le haut commandement allemand identifie une partie du dispositif adverse, mais continue de penser que l'offensive principale aurait lieu sur le Groupe Nord Ukraine. Le 19 juin, les Allemands remarquent enfin que les concentrations d'avions soviétiques n'ont cessé d'augmenter mais n'ont toujours pas repéré les grandes unités de réserves stratégiques ennemies dont la 6^e Armée de la Garde. Au début de l'été 1944, les services de renseignements de la *Wehrmacht* sous-estiment gravement les effectifs de l'armée rouge qui font face au groupe d'armée Centre. Ce ne sont pas 140 divisions et trois corps blindés comme le pensent les Allemands qui sont positionnés mais 168 divisions, dix corps blindés ou mécanisés avec 5000 chars³³ qui sont prêts à passer à l'offensive. L'énorme supériorité en hommes et en matériels couplés à l'effet de surprise permettra à l'Armée rouge de remporter un succès décisif qui conduira à la destruction quasi complète du groupe d'armée Centre. L'objectif de tromper les Allemands sur le secteur, la puissance et la date de l'attaque a été atteint.

³³Jean Deuve, *Histoire secrète des stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*, Paris Nouveau monde, 2013, p304.

DEUXIEME PARTIE

DU STRATAGEME A LA DECEPTION : COMMENT DEFINIR LES CONCEPTS ?

Le stratagème et son évolution sémantique moderne, la déception, s'inscrivent dans le cadre d'une réflexion pour produire des effets sur le spectre tactique-opératif-stratégique. Une praxéologie, science de l'action car si « la puissance découle de la combinaison de la force et de l'intelligence³⁴ », la déception apparaît comme la dialectique des intelligences en ce sens qu'elle doit produire un effet sur la psychologie de l'adversaire avant de produire un effet physique sur le terrain

1-Définir un stratagème

En 1721 en France, le *Dictionnaire de Trévoux* donne cette définition du stratagème : « ruse militaire, finesse de guerre pour surprendre ou pour tromper l'ennemi³⁵ ». Le terme stratagème est aujourd'hui largement tombé en désuétude. Il est l'ancêtre de ce que l'on appelle désormais couramment dans le vocabulaire militaire la déception, anglicisme tiré du verbe *to deceive*.³⁶ Au-delà de cette évolution sémantique, l'étude de ce phénomène dans sa globalité doit nous conduire à rechercher une définition acceptable pour savoir ce qu'il est mais surtout ce qu'il n'est pas. « Un scénario, un mécanisme qui, une fois en place, fonctionne comme un piège³⁷ » pour Laurent Henninger et Thierry Widemann qui citent en exemple le *Cheval de Troie*, procédé imaginé et mis en œuvre par Ulysse. Ce succès obtenu par la ruse après dix années de siège et de combats infructueux marque incontestablement la victoire de l'intelligence créative sur la puissance physique qui viendra *in fine* parachever l'avantage décisif obtenu. Pour Eric Denécé le stratagème c'est « l'art de l'avantage. Son emploi est plutôt tactique et fondé sur l'opportunité du moment³⁸ ». Mais le procédé technique n'est pas suffisant et ne peut fonctionner sans une action d'intoxication de l'adversaire pour l'amener à prendre une mesure contraire à ses intérêts, en l'occurrence faire entrer le cheval dans les murs de la Cité. C'est donc bien un processus complexe pensé et organisé.

³⁴ H. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p58.

³⁵ H. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, p 57.

³⁶ Tromper en Français.

³⁷ Laurent Henninger et Thierry Widemann, *Comprendre la guerre*, Paris, Editions PERRIN Tempus. 2012, p 105.

³⁸ Jean Deuve, *Histoire secrète des stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*, Paris Nouveau monde, 2013, p15.

Il s'agit de la mise en pratique d'une idée, fruit de l'intelligence créative pour parvenir d'abord à un résultat tactique mais qui peut avoir aussi de grandes conséquences stratégiques. Comme le précise Hervé Couteau-Bégarie « un stratagème n'est pas seulement une ruse, une tromperie, c'est l'action intelligente du général³⁹ ». On retiendra comme définition d'un stratagème dans le cadre de cette étude : *un procédé élaboré, fruit de l'intelligence créative visant à préparer et démultiplier l'efficacité de la puissance sur le champ de bataille de celui qui le met en oeuvre. C'est bien l'utilisation de la ruse dans le cadre d'un stratagème qui permet de produire un effet tactique sur le terrain. Il représente « le procédé qui permet de remporter une victoire au moindre coût⁴⁰ ».*

2-La déception dans le vocable militaire moderne

Selon la définition de l'OTAN, la déception c'est « la manœuvre visant à induire l'ennemi en erreur grâce à des truquages, des déformations de la réalité ou des falsifications, en vue de l'inciter à réagir d'une manière préjudiciable à ses propres intérêts ». ⁴¹ Faire agir l'ennemi contre ses propres intérêts est devenu l'apanage de professionnels intégrés au plus haut niveau de la réflexion stratégique. Si pour le général Beaufre la stratégie c'est « l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit », on peut caractériser la déception *comme la dialectique des intelligences visant à favoriser l'emploi de la force pour imposer sa volonté*. En 1869 Sir Garnet Wolesley, commandant en chef des armées de la Reine Victoria déclarait « Notre éducation nous fait tenir pour honteux de remporter un succès en trichant. Nous redirons toujours que la franchise paie et qu'à la longue, la vérité a toujours le dernier mot.

Ces beaux sentiments font bien dans un cahier d'écolier, mais l'homme qui en est animé a intérêt à mettre son épée au fourreau à tout jamais⁴² ». L'apothéose de cette dynamique s'incarnant incontestablement durant la seconde Guerre Mondiale avec une activité sans précédent dans ce domaine. Fortitude constituant le point d'orgue de cette tendance lourde qui au travers d'exemples plus contemporains poursuit son développement avec des moyens technologiques et humains toujours plus importants.

L'ensemble des plans d'intoxication ou de déception des britanniques puis des Alliés après l'entrée en guerre des Etats-Unis sont élaborés et coordonnés par une structure unique : la *London*

³⁹ *Sollertia ducum facta*. Hervé Couteau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, p 54.

⁴⁰ Laurent Henninger et Thierry Widemann, *Comprendre la guerre*, p106.

⁴¹ Jean Deuve, *Histoire secrète des stratagèmes de la seconde guerre mondiale*, p15.

⁴² Bob Maloubier, *Les secrets du jour J*, p138.

*Controlling Section*⁴³. Son travail est directement soumis au *Combined Chiefs of Staff*, organe suprême de direction des opérations militaires. Après cette phase de validation, la LCS dispose d'une grande autonomie dans la mise en œuvre de ses plans et dans l'organisation des campagnes d'intoxication dont la plupart seront couronnées de succès. Cet organisme centralisateur travaille en collaboration étroite avec les services de renseignements des forces⁴⁴ mais aussi du *Political Warfare Executive*, chargé de l'action psychologique et de la propagande sur les pays sous occupation allemande et les armées de l'Axe. L'objectif étant de saper la résistance morale du peuple Allemand, opérer une coupure avec les dirigeants nazis.

L'opération *Copperhead* fait partie des nombreux stratagèmes montés par les Alliés pour intoxiquer les Allemands sur le lieu du Débarquement. Ils utilisent un sosie du Field Marshall Bernard Montgomery, l'acteur australien Clifton-James. Ce sosie crédible fera plusieurs voyages à Gibraltar et en Afrique du Nord pour faire croire aux Nazis qu'un débarquement est imminent dans le sud de la France. Le 25 mai 1944, Clifton-James s'envole pour Gibraltar et lors de la réception chez le gouverneur général, il fait des allusions à un certain "plan 303", conçu pour envahir le sud de la France. Les services secrets allemands se laissent piéger et leurs agents se consacrent à la recherche d'éléments sur le plan 303 qui n'existe pas.

Début 1943, les Alliés veulent reprendre pied sur le continent européen et choisissent la Sicile comme première étape. Pour réussir dans les meilleures conditions une opération de débarquement de cette ampleur, il est indispensable de tromper le haut-commandement allemand pour le persuader que les opérations viseront une autre île. Les services secrets Alliés récupèrent le corps d'un SDF mort d'une pneumonie et lui donne une nouvelle identité, celle d'un officier de Marine. Le corps est abandonné au large des côtes espagnoles avec une valise et les plans secrets d'un débarquement en Sardaigne. Quand le corps est retrouvé par les autorités espagnoles, ils communiquent immédiatement l'ensemble des éléments recueillis aux services de l'Abwehr qui constatent que les documents précisent les conditions d'une invasion de la Sardaigne. L'intoxication fonctionne parfaitement et conduit l'ennemi à prendre une décision contraire à ses intérêts : Les meilleures troupes allemandes sont alors redéployées vers la Sardaigne. Après 38 jours de combats, l'opération *Husky* débutée le 10 juillet 1943 est un succès avec la prise de Messine.

⁴³ Poste de direction de Londres. Structure Créée en avril 1941.

⁴⁴ **SOE**, Spécial Operations Exécutive ou Service britannique d'action subversive créée en 1940. **SIS**, Signals Intelligence Service, Service de la Royal Air Force chargé d'intercepter et d'écouter le trafic radio des bases et des avions ennemis. **Air Intelligence**, Service de renseignements de l'armée de l'air britannique. **NID**, Naval Intelligence Division du renseignement naval et plus particulièrement la section 17F responsable des opérations d'intoxications mises en œuvre par la Royal Navy.

Le renfort tardif de trois divisions allemandes ne réussit qu'à ralentir la progression des Alliés qui peuvent désormais envisager un futur débarquement sur le continent.

Ces quelques exemples illustrent de façon pratique tout le profit qu'un recours à la déception, sorte de Métis moderne, peut apporter comme plus-value sur le déroulement des opérations sur le champ de bataille. Il n'est pas inutile non plus de rappeler que le plus grand théoricien de l'approche indirecte et de la typologie des succès remportés par son usage par les grands capitaines de l'Histoire est Britannique. Basil Liddel Hart dans ses biographies de Lawrence d'Arabie, Sherman, Foch ou Scipion l'Africain valorise ceux qui ont adopté cette stratégie en n'hésitant pas à citer Sun Tzu et ses aphorismes⁴⁵ et condamne les chantres de l'affrontement direct, ceux qui selon lui échouent souvent dans leur entreprise guerrière. Dans son livre-pilier *Strategy*, il défend la thèse parfois contestée de la supériorité de l'approche indirecte en tout temps et en tout lieu constatant que : « les résultats décisifs avaient été rarement atteints dans les guerres, sinon lorsqu'un des deux partis avait approché l'autre selon une voie indirecte, c'est à dire calculée de telle sorte que cette approche indirecte l'assurât de le mener sur un adversaire surpris et non préparé à lui faire face⁴⁶ ». Très marqué par la Première guerre mondiale à laquelle il a participé comme officier et qui incarne selon lui la folie de l'approche directe, il est le théoricien moderne de la déception comme participant à la manœuvre et à la victoire au moindre coût. Après la Seconde guerre mondiale, il étendra sa réflexion à la dissuasion nucléaire, royaume de la non-guerre et de la non-bataille ou la ruse comme limitation de la force et son emploi : « (la dissuasion) accélère la reconversion de la stratégie aux méthodes indirectes qui en sont l'essence, puisqu'elles dotent l'art de la guerre de propriétés intelligentes qui s'élèvent au-dessus de l'application brute de la force⁴⁷ ».

II) La différence entre le stratagème et la perfidie.

Frédéric II de Prusse dans son essai de 1740 *l'anti-Machiavel*, publié avec les commentaires élogieux de Voltaire parle de la perfidie de l'auteur du Prince et vante la noblesse de la raison qui doit guider le Roi dans son magistère.

⁴⁵ « Tout l'art de la guerre est basé sur la déception (...) la suprême excellence consiste à briser la résistance de l'ennemi sans combattre (...) » in *Stratégie* de Basil Liddel Hart, introduction de Lucien Poirier, p71.

⁴⁶Basil H. Liddel Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, 2015, (première édition 1954), p 69.

⁴⁷ *Ibid*, p59.

Deux logiques s'affrontent sur la meilleure façon de conduire un Etat avec en creux la question de la morale, dialectique qui n'est pas non plus étrangère à la différence entre la ruse et la perfidie. On peut toutefois considérer que ce « despote éclairé » a su durant son règne appliquer les concepts de Machiavel qu'il a si vertement dénoncés pour tenir tête à une grande partie de l'Europe.

1-Une notion relative pendant l'Antiquité

Quelle est la différence entre un stratagème et un acte perfide ? Tous les coups sont-ils permis pour remporter la bataille et peut-on établir dans le cadre de cette réflexion une différence avec la perfidie. Dans l'Antiquité grecque et romaine, la différence est binaire puisque la noblesse du stratagème est réservée aux peuples civilisés, tandis que les Barbares du monde non hellène puis non encore soumis à la *Pax Romana* utilisent des moyens perfides pour affronter la phalange ou les légions sur le champ de bataille. Jules César, dans *La Guerre des Gaules* met en exergue ses ruses de guerre qui participe de sa gloire militaire tout en s'indignant des perfidies gauloises ou germanes.

L'évolution du droit de la guerre depuis plusieurs siècles se caractérise par la volonté de limitation toujours plus importante du *jus ad bellum* et le renforcement du *jus in bello*. Cette tendance témoigne d'un effort louable d'humanisation de la guerre, contre les usages jugés barbares et immoraux des temps plus anciens. Ce double mouvement semble consacrer la prédominance d'un droit international humanitaire mais ne doit pas faire oublier le lien ténu unissant initialement les deux volets du droit de la guerre. Alors que le droit « dans la guerre » à partir du siècle des Lumières ne se comprend qu'à partir d'une définition politique du droit de guerre, c'est celui-ci, de nos jours, qui semble assujéti, du moins dans la conscience collective et, de plus en plus souvent, le discours des États, à de purs préceptes moraux. Il en découle certainement de dangereuses confusions. La pratique de la ruse dans la guerre est jugée licite par la convention de Genève de 1949 sous réserve qu'elle n'enfreigne aucune règle du protocole, qu'elle ne comporte pas de perfidie et qu'elle ne soit pas mentionnée parmi les « ruses interdites ».

2-Le droit des conflits armés interdit la perfidie

La différence entre la ruse et la perfidie est aujourd'hui intégrée dans le corpus juridique du *jus in bello*, le droit des conflits armés. Le droit *dans la guerre* autorise l'usage de la ruse dans l'article 24 de la convention de La Haye de 1907: «Les ruses de guerre et l'emploi des moyens nécessaires pour se procurer des renseignements sur l'ennemi et sur le terrain sont considérés comme licite».

En revanche comme le précise l'article 22 de cette même convention : «Les belligérants n'ont pas un droit illimité quant au choix des moyens de nuire à l'ennemi».

Un certain nombre d'actions sont illégales dont plusieurs sont proches de la ruse. On peut citer les prescriptions de l'article 23 de la convention citée supra qui interdit d'employer du poison ou des armes empoisonnées ; de tuer ou de blesser par trahison des individus appartenant à la nation ou à l'armée ennemie ; de tuer ou de blesser un ennemi qui, ayant mis bas les armes ou n'ayant plus les moyens de se défendre, s'est rendu à discrétion ; de déclarer qu'il ne sera pas fait de quartier ; d'employer des armes, des projectiles ou des matières propres à causer des maux superflus ; d'user indûment du pavillon parlementaire, du pavillon national ou des insignes militaires et de l'uniforme de l'ennemi, ainsi que des signes distinctifs de la Convention de Genève.

III) Machiavel et la ruse, penseur politique novateur

Machiavel est souvent qualifié « d'auteur maudit » par ses détracteurs⁴⁸ et a donné à la langue française le terme de machiavélisme avec toute la connotation négative qu'il incarne. La rouerie, la perfidie l'absence d'humanité, le calcul froid et implacable pour parvenir à atteindre ses objectifs. L'amoralité plus que l'immoralité des procédés caractérise les réflexions politiques du diplomate Florentin que l'on retrouve dans son ouvrage devenu un classique *Le Prince* ou il écrit : « Si donc un prince doit savoir bien user de la bête, il doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne peut se défendre des filets, le renard des loups ; il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups . » Il reprendra en fil rouge de son oeuvre cette idée que la nécessité fait loi et que la fin justifie les moyens. Dans *l'Art de la guerre* publié en 1521, dans une Italie morcelée et déchirée par les conflits, Machiavel propose une réforme inspirée par les Anciens qui consiste à organiser une milice nationale. Il s'oppose de fait au recours fréquent à l'époque des *condiotteri* et de troupes de mercenaires qui ruinent les Etats qui les emploient et sont d'une faible efficacité militaire. La défense des intérêts de la puissance publique doit être assurée par ses propres citoyens. Pour la partie purement technique de *l'Arte de la guerra* et sa volonté d'en codifier les principes, il s'inspire des tacticiens antiques en développant notamment des idées très proches de Végèce⁴⁹ dans son *Epitoma rei militaris*. La préparation de l'Armée y prend une place prédominante avec un bréviaire très complet des fondamentaux de la logistique et de la tactique.

⁴⁸ En 1559, le pape Paul IV mettra à l'index l'ensemble des ouvrages de Machiavel. Décision qui à l'époque entraîne des conséquences importantes sur la diffusion de ses écrits.

⁴⁹ *De l'étude de la chose militaire*, dont la postérité retiendra cet adage intemporel : si vis pacem parabellum.

Dans son ouvrage, ces aspects purement techniques n'occultent pas pour autant les ruses inhérentes à l'Art de la guerre. Il faut observer l'ennemi, noter ses négligences et ses habitudes afin de pouvoir frapper au moment où il s'y attend le moins défend Végèce. Les assiégés pourront mener utilement de dangereuses sorties pour attaquer le matériel de siège ennemi.

L'assaillant fera preuve de mollesse apparente, espacera ses attaques, laissera la place s'endormir dans une fausse tranquillité, puis frappera avec surprise et détermination. Il peut aussi feindre de se retirer, replier ostensiblement son camp puis conduire une attaque en profitant par exemple d'une nuit sans lune. Il cite l'épisode des *Oies du Capitole*, système anti- ruse très efficace permettant de repousser l'assaillant qui tente de prendre la cité par surprise. Si Nicolas Machiavel a indéniablement marqué la philosophie politique de son empreinte comme un des fondateurs de la *Realpolitik* ou la dissimulation et la ruse tiennent une place importante comme mode d'action permettant la sauvegarde du pouvoir, il tient une place plus classique dans l'exercice de l'Art de la guerre. Inspiré des Anciens, il a plus italianisé⁵⁰ et remis au goût de l'époque ce que Végèce ou Frontin avaient exposé dans leurs ouvrages. Il reste néanmoins celui qui a préfiguré la notion de citoyen en armes au service de l'Etat dans sa puissante croissance.

⁵⁰ Edward Mead Earle, *Les maîtres de la Stratégie*, Paris, Flammarion, 1987. (première édition 1943).

TROISIEME PARTIE

LA DECEPTION,

DES MOYENS HUMAINS ET MATERIELS AU SERVICE D'UNE VISION STRATEGIQUE

Les historiens militaires ont la plupart sous-estimé l'importance de la ruse et la déception dans la conduite des opérations. Si Liddel Hart a construit une grande part de sa réflexion stratégique sur l'action indirecte et la surprise comme un des principes intemporels majeurs, Jon Latimer propose une vision plus précise de la place de la déception dans la guerre dans une approche anglo-saxonne. Il considère que la technologie est en mesure d'augmenter encore sa place et son efficacité, de renforcer le champ des possibles le brouillage des communications, images virtuelles, fausses même des fausses odeurs. Il décrit des exemples de procédés provenant de la terre, mer et du ciel pour montrer comment les plus grands capitaines les ont toujours utilisés pour vaincre à l'image de Winston Churchill : « Les composants de la prestidigitation, originaux et sinistres qui laissent l'ennemi dérouté comme s'il était déjà vaincu ».

1) La seconde guerre mondiale ou le renouveau du stratagème dans sa dimension stratégique : Fortitude ou la déception facteur clef du succès

L'opération *Fortitude*⁵¹ incarne une réussite exemplaire parce qu'elle offre non seulement un avantage décisif dans la conduite de la bataille de Normandie au niveau opératif mais également une contribution majeure dans la réalisation de l'objectif stratégique c'est-à-dire la chute du régime nazi. Ce plan de déception est la pièce majeure d'un large ensemble d'opérations de dissimulation appelé *Bodygard*⁵² qui a pour but d'intoxiquer les Allemands sur les projets de débarquement alliés en Europe et en Méditerranée. Il s'agit à titre principal de faire croire à la planification d'un débarquement dans le Pas-de-Calais. Pour conduire des opérations d'une telle complexité et d'une telle ampleur, il faut une volonté politique au plus haut niveau qui sera donnée par le Premier Ministre britannique et des structures recueils de compétences humaines de haut niveau. Cette dynamique sera incarnée par le colonel John Bevan au sein de la LCS qui va coordonner les mesures de tous ordres pour fixer un maximum de troupes allemandes dans le Nord de la France.

⁵¹ Courage en français.

⁵² Garde du corps en français.

Pour mener à bien cette mission « stratégique », est créé *ex nihilo* un groupe d'armées américain fantôme, le FUSAG⁵³, parfaitement structuré, avec à sa tête un chef emblématique, le général Patton.

L'opération de déception est décisive dans la conduite des opérations militaires car elle oblige l'OKW⁵⁴ à garder plusieurs grandes unités blindées stationnées dans le nord de la France en réserve, permettant ainsi aux Alliés de consolider leurs positions en Normandie et d'inverser le rapport de force en leur faveur. Il convient de souligner l'affaiblissement constant de l'*Abwehr* au sein de l'appareil étatique du troisième Reich, victime à la fois de ses propres échecs mais également et peut être surtout de la concurrence d'autres services de renseignements plus en phase idéologiquement avec le régime. L'amiral Canaris⁵⁵ perdra au fur et à mesure de l'avancée de la guerre et des échecs militaires allemands une grande part de sa crédibilité et suscitera l'hostilité de ce que le journaliste et sociologue Eugen Kogon appellera en 1970 dans son ouvrage éponyme « l'Etat SS ». Heinrich Himmler et plus particulièrement son service de contre-espionnage le *Sicherheitsdienst* absorberont de fait à partir de 1944, l'*Abwehr* suspecte à la fois d'inefficacité mais surtout d'une fidélité douteuse au régime. Les Alliés pourront d'ailleurs tout au long de ce long processus juger de l'efficacité de leurs différents stratagèmes quasiment en temps réel grâce au dispositif *Ultra* qui permet de lire les messages chiffrés par la machine *Enigma* du haut commandement Allemand. Il est établi que les Allemands ont cru que le débarquement de Normandie n'était qu'une diversion jusqu'au redéploiement de la XV^e armée allemande en août 1944.

On retrouve dans cette opération de tromperie d'ampleur les attendus développés par Sun Tzu dans la philosophie qu'il préconise sur les réseaux d'espions à entretenir (les services de renseignements modernes) et sur la nécessité de retourner ou manipuler les espions de l'ennemi.

2)La guerre du Kippour de 1973, déception et surprise vecteurs de lourdes conséquences politico-stratégiques.

D'un point de vue strictement militaire, la guerre du Kippour ou du Ramadan est un succès pour Tsahal avec une armée égyptienne encerclée et des forces israéliennes qui ont pris position sur la route Le Caire-Suez au moment où le cessez le feu est prononcé le 24 octobre 1973.

⁵³Le *First United States Army Group* avec son état-major, ses fausses infrastructures, ses chars gonflables fabriqués par Goodyear et Goodrich, ses pièces d'artillerie en bois, jusqu'aux badges d'épaule des *ghost divisions* créées pour la circonstance.

⁵⁴ Oberkommando der Wehrmacht. Commandement suprême de l'armée du troisième Reich.

⁵⁵ Le 29 juillet 1944, il sera arrêté par le « brigadeführer » SS Walter Schellenberg, déporté à Buchenwald puis Flossenburg, il sera finalement exécuté peu avant la fin de la guerre pour haute trahison.

En revanche si on visite au Caire le musée dédié à la guerre d'Octobre et son imposante peinture à 360 degrés, on est tenté de penser que le grand vainqueur de ce conflit qui a redonné aux égyptiens une fierté perdue lors des conflits de 1948 et de 1967, c'est Anouar El Sadate⁵⁶. *In fine*, succès politique incontestable pour les Egyptiens et traumatisme durable pour Israël qui a été « sidéré » par l'attaque des forces ennemis dans le Sinaï et le Golan à l'aube du 6 octobre 1973. En effet l'ensemble du dispositif de montée en puissance de Tsahal, composé majoritairement de réservistes, nécessite 48 heures de préavis pour fonctionner de manière optimale et donner son plein rendement de puissance.

Cette surprise stratégique a fait l'objet de nombreux commentaires et d'interrogations au sein de l'appareil politico-militaire de l'Etat hébreu. L'incapacité de certains services secrets à prévenir l'attaque égyptienne provoqua un véritable séisme : « Le sentiment d'une faillite s'est encore renforcé au cours des années, au fur et à mesure que des documents étaient déclassifiés, que des protagonistes écrivaient leurs Mémoires- qu'ils visent ou non à se justifier – et que des chercheurs publiaient leur travaux⁵⁷ ». Tout au long de la semaine précédant le Ramadan, les égyptiens ont multipliés les exercices et les mouvements près du canal de Suez mais les services de renseignements ne jugèrent pas plausible une attaque imminente. De leur côté, les services secrets égyptiens ont fait un excellent travail de désinformation. Ils ont noyé les observateurs militaires de fausses informations sur des problèmes imaginaires de maintenance ou de manque de personnel formé sur les équipements avancés. Le rôle réel joué dans cette vaste opération d'intoxication par un agent au service du Mossad appelé « La source » et évoluant au cœur de l'appareil d'Etat Egyptien a fait l'objet de nombreux commentaires. A-t-il trompé les Israéliens sur les intentions réelles des Égyptiens ? Patriote pour certains, sulfureux pour d'autres, agent double ou triple, il a en tout cas créé une psychose et de profondes réorganisations dans l'architecture du pouvoir militaire et politique en Israël.

Des mythes de la société israélienne ont été profondément ébranlés : invincibilité de l'armée, infailibilité des services de renseignement. La population israélienne n'avait jamais connu jusqu'alors de crise morale aussi grave.

⁵⁶ Prix Nobel de la paix en 1979, il tombera sous les balles d'un commando islamiste le 6 octobre 1981, date anniversaire de l'offensive du Kippour contre Israël.

⁵⁷Marius Schattner et Frédérique Schillo, *La guerre du Kippour n'aura pas lieu, comment Israël s'est fait surprendre*, Paris, André Versaille Editeur, 2013, p 250.

Une commission d'enquête⁵⁸ sur les événements des premiers jours de la guerre et ceux antérieurs fut ordonnée. Les conclusions furent rendues le 2 avril 1974 et désignèrent plusieurs responsables⁵⁹ de l'appareil militaire et du renseignement qui furent contraints à la démission. Cette commission s'abstint de mettre en cause directement les personnalités politiques de premier plan Golda Meir et Moshe Dayan⁶⁰ qui furent néanmoins obligées de démissionner sous la pression de l'opinion publique.

3) La guerre du Golfe, la déception au service de la puissance.

Après l'invasion du Koweït entre le 2 et le 4 août 1990, puis son annexion pure et simple par les armées de Saddam Hussein et l'échec des négociations une vaste coalition internationale sous le commandement militaire des Etats-Unis se prépare à affronter « la quatrième armée du monde ». Le 3 août 1990, le Conseil de sécurité des Nations-Unis adopte la résolution 660 qui condamne l'invasion irakienne et exige que l'Irak retire inconditionnellement toutes les forces stationnées au Koweït. A partir du 16 janvier 1991, une offensive aérienne⁶¹ sans précédent par son ampleur neutralise une grande partie des centres de commandement et de contrôle de l'armée irakienne. En quelques jours, les frappes aériennes et les missiles de croisière *Tomahawk* rendent pratiquement aveugle et sourd tout l'appareil politique et militaire de Saddam Hussein. Le plan élaboré sous l'autorité du général Schwarzkopf consiste désormais à faire porter l'effort du corps de bataille soit sept divisions blindées ou mécanisées sur une armée irakienne affaiblie et dans le brouillard complet sur les intentions de la coalition.

Jon Latimer, historien britannique et auteur d'ouvrages de références sur les questions de l'usage de la déception et l'art de la guerre nous éclaire sur le plan tel qu'il fut conçu pour faire croire à Saddam Hussein qu'une opération amphibie d'ampleur était programmée sur les côtes koweïtiennes :

⁵⁸La commission Shimon Agranat.

⁵⁹Le général David Elazar fut poussé à la démission pour ses analyses erronées de la situation avant le conflit et la préparation de la guerre. Le général Eli Zeira du Renseignement fut également poussé à la démission. Les lieutenants-colonels Bandman et Gedelia quittèrent les services secrets. Le commandant du front sud, le général Shmuel Gonen, fut démis de ses fonctions dans l'Armée.

⁶⁰L'enfant chéri de la victoire de 1967, ne devait jamais retrouver son prestige d'avant la guerre du Kippour et décéda le 16 octobre 1981.

⁶¹Conformément à la théorie des cinq cercles du colonel Warden, l'offensive aérienne cible des objectifs civils et militaires qui ont été déterminés comme vitaux pour le fonctionnement de l'appareil militaro-industriel des Irakiens et pas uniquement son corps de bataille. Cette stratégie s'appuie notamment sur les évolutions technologiques majeures comme les bombes guidées par laser de plus en plus précises. Selon les Américains, cette campagne aérienne a permis de minimiser les dégâts collatéraux avec un bilan officiel de 3 000 morts chez les civils de façon directe malgré le largage de 88 000 tonnes de bombes en 43 jours soit davantage que ce qui fut largué en 1943 sur l'Allemagne.

« Pendant que les opérations aériennes font rage, les armées de la coalition se préparent à réussir une ultime et surprenante opération de déception. Suite à la mise en oeuvre de leurres gonflables, de fausses transmissions radios, de prospectus de propagande pour les convaincre, les irakiens s'attendent à un assaut amphibie depuis le Golfe Persique à des milliers de kilomètres de la ligne de front⁶² ».

Dans cette configuration, « la quatrième armée du monde » se prépare à combattre une horde de fantômes. Les armées de la coalition sont en mesure alors de progresser à travers l'Irak sans rencontrer de forte opposition. Après moins de 100 jours de campagne aéro-terrestre, les armées irakiennes sont mises en déroute et le Koweït libéré. Même en considérant la formidable puissance mécanisée et humaine déployée sur le terrain par les 34 pays de la coalition soit plus de 900 000 hommes, le maintien de l'incertitude sur le lieu de l'attaque par une opération de déception menée avec succès a contribué à limiter les pertes humaines du côté allié et à abrégé la durée des combats et donc les pertes civiles et militaire irakiennes. Dans un monde où la technologie héritée de la Révolution dans les affaires militaires, le C4I structure les armées modernes⁶³, la ruse dans la guerre prend une dimension nouvelle avec des moyens qui sont mis à profit dans deux directions :

D'abord dans un conflit symétrique, par la planification et la parfaite connaissance de l'adversaire, idée déjà défendue par Sun Tzu. Elle vise à réduire au maximum la friction, le brouillard de la guerre et ainsi se prémunir de toute surprise tactique ou stratégique. Ne sommes-nous pas en train de passer de l'Art de la guerre à la Science de la guerre ? Ensuite par une supériorité technologique et matérielle, c'est la capacité à plonger l'adversaire dans l'obscurité pour l'intoxiquer et l'amener au mieux à agir contre ses intérêts, au pire à ne rien faire. L'exemple de la deuxième guerre du Golfe est à cet égard significatif puisque les armées irakiennes aveugles et sourdes ont été également trompées par le plan du général Schwarzkopf et son projet fantôme de débarquement. Néanmoins dans le cadre d'un conflit asymétrique et la lutte contre un ennemi polymorphe et moins vulnérable technologiquement, est-il envisageable et pertinent de recourir à des stratagèmes ou de la déception pour l'emporter ?

⁶² Jon Latimer, *Deception in war*, Overlook Press. NY. 2001.

⁶³ Comme le souligne le général Pierre de Villiers, Chef d'Etat-major des Armées dans son audition devant la commission de la Défense de l'assemblée nationale dans son audition du 25 novembre 2015.

Depuis le cheval de Troie en passant par la seconde guerre mondiale, la guerre du Golfe de 1991 consacre l'intemporalité et l'efficacité de l'utilisation du stratagème dans l'Art de la guerre. Si la conduite de la guerre au XXIème siècle tend à se rapprocher de plus en plus d'une science tant la planification et les moyens technologiques s'acharnent à réduire au maximum la friction, le brouillard de la guerre, l'intelligence créative de l'homme reste un puissant outil pour atteindre dans de meilleures conditions l'effet final recherché. La ruse a-t-elle encore aujourd'hui sa place dans la conduite des opérations ou la réflexion stratégique alors que les moyens technologiques notamment de surveillance et de contrôle pourraient interdire ou limiter drastiquement son emploi ? La ruse peut-elle encore permettre la surprise et l'économie des forces, deux grands principes stratégiques ? Les Etats et leurs armées sont-ils moins enclins à favoriser ce mode d'action ? Sigmund Freud, en 1915 dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* ne partageait pas cette vision « l'Etat qui fait la guerre se permet toutes les injustices, toutes les violences. Il se sert contre l'ennemi non seulement de la ruse autorisée, mais aussi du mensonge conscient et de la tromperie délibérée et le fait, dans des proportions qui semblent dépasser tous les usages des guerres antérieures⁶⁴ ». Alexandre Koyré poursuivra cette réflexion et l'approfondira en 1943 dans son ouvrage *Réflexion sur le mensonge*, pour tendre à abolir cette frontière ténue entre la bonne ruse de guerre et la perfidie.

Certains auteurs dont Basil Liddel Hart, élargiront cette utilisation de la ruse à la dissuasion nucléaire ou le rapport entre force et bluff prendra une dimension nouvelle avec une accélération d'un retour aux méthodes indirectes. Dans un contexte international de plus en plus tourné aujourd'hui vers une utilisation limitée de la force, la déception garde toute sa pertinence et son acuité comme l'énonce Jean-Vincent Holeindre « dans un monde de l'image et des nouvelles technologies de l'information et de la communication, la ruse n'est pas disparue, bien au contraire : elle a simplement changé de forme, elle s'est adaptée. Du moins ce sont les stratèges qui se sont adaptés aux contraintes générées par le contexte stratégique et médiatique⁶⁵ ».

⁶⁴ Sigmund Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Québec, Classiques des sciences sociales, 2002, p10.

⁶⁵ Jean-Vincent Holeindre (avec Frédéric Ramel), *La fin des guerres majeures ? Les ruses et les formes contemporaines de la guerre*, Paris, Economica, 2010.

CONCLUSION

On perçoit, au travers de ces quelques approches civilisationnelles la place importante de l'intelligence dans l'élaboration et la réalisation d'un stratagème et sur les conséquences qu'il est amené à produire sur l'adversaire pour permettre ainsi une issue favorable de la bataille ou de la campagne à moindre coût humain et matériel. Sa reconnaissance et sa valorisation dépendent de la place qu'on lui accorde dans la cosmogonie des moyens et des procédés mis à disposition du général pour conduire son action sur le champ de bataille. Dans la même optique, la surprise, comme principe stratégique intangible pour de nombreux penseurs de la guerre est certainement celui qui colle le mieux à l'effet à produire sur l'ennemi en usant de la déception ou du stratagème. Le maréchal Blucher disait « On peut être battu, il n'est jamais permis d'être surpris⁶⁶ ».

Métis, stratagèmes, déception ou *Maskirovka* selon les époques et les cultures sont des phénomènes aussi anciens que la guerre. Du Cheval de Troie, à la place axiomatique de la ruse dans la culture chinoise en passant par la renaissance de la déception lors de la seconde guerre mondiale jusqu'à la guerre du Golfe. Dans le cadre d'un conflit symétrique moderne, la mise en œuvre de la déception au niveau opératif ou stratégique nécessite des moyens humains et matériels considérables. Une structure dédiée, une doctrine, des moyens technologiques couplés à une volonté politico-stratégique. L'exemple et l'impulsion donnés par Winston Churchill dès le début de la seconde guerre mondiale ont contribué indéniablement aux succès obtenus par la LCS. Le Premier ministre aimait à dire en substance que la vérité est un bien si précieux qu'il doit être protégé par un rempart de mensonges.

Suivant la même logique, malgré la formidable puissance de feu et la supériorité technologique dont il disposait, le général Schwarzkopf n'a pas hésité à inclure la déception dans son plan de bataille pour optimiser son succès notamment en réduisant au maximum ses pertes humaines. Pour Clausewitz « à la guerre, même les choses simples sont compliquées », c'est le hiatus intemporel entre la planification/conception et son exécution/conduite, la friction que toute entreprise humaine tente de réduire pour parvenir à l'effet final recherché au meilleur coût. En France, force est de constater que tout au long de notre histoire, ce concept n'a jamais été vraiment développé à échelle opérative et stratégique et n'entrait pas dans les schémas traditionnels plus tournés vers l'approche directe, qu'elle soit offensive ou défensive.

⁶⁶ H. Coutau-Bégarie, *Bréviaire de stratégie*, p52.

Dans la lutte asymétrique qui oppose notre pays, dans le cadre d'une vaste coalition hétérogène dans ses motivations, au terrorisme islamiste radical sous ses différentes formes, il est plus que jamais nécessaire d'adapter nos modes de raisonnement à la menace. Ce que Georges Vignaux théorise avec justesse dans son ouvrage *Les jeux des ruses* : « La conséquence de cela est que nous vivons de plus en plus dans des mondes virtuels, c'est-à-dire dans des mondes de substituts ayant leurs logiques, leurs agencements et leurs finalités propres, des mondes fondés sur des langages composites, multimodaux, combinant écritures, dessins, images, schémas et même bruits. D'où ces jeux d'indexations, c'est-à-dire de catégorisations, appliqués aux situations du monde, aux domaines de connaissances et d'actions, jouant d'images, de métaphores, d'analogies, et qui vont fonder nos ruses ordinaires d'évitement ou de composition vis-à-vis des codes et conventions sociales ».

Retour de la Métis dans un monde complexe et instable afin de classer et sans cesse reclasser les domaines en vue de transcender les frontières et pour ce faire, jouer de regroupements, d'associations et de différenciations au travers des symboles et des signes. De cela témoignent les révolutions des communications post-modernes sous les formes de systèmes complexes, imposant la recomposition de nos intelligences du monde : « les métamorphoses de l'intelligence humaine induites par tous nos nouveaux systèmes d'expression et de communication et faisant retour sur ces systèmes en vue de construire de nouvelles pratiques humaines⁶⁷ ».

Depuis la Révolution dans les Affaires Militaires, on considère que le centre de gravité de la puissance militaire moderne réside d'abord dans les systèmes d'information et de communication. Leur destruction entraînant *ipso facto* l'incapacité de mise en œuvre optimale des moyens physiques. Les systèmes d'information et de communication, systèmes nerveux des forces, sont visés avant toute opération d'ampleur au sol. Les premières phases de la deuxième guerre du Golfe, mais aussi du Kosovo en 1999, d'Afghanistan en 2001 et d'Irak en 2003 ont été conçues et conduites selon ce principe.

On constate que « les faibles » technologiquement et militairement, en l'occurrence des organisations comme AL QUAIDA ou DAECH sont en mesure de créer des surprises tactiques avec de modestes moyens humains et matériels avec des effets stratégiques comme ce fût le cas le 11 septembre 2001 aux Etats-Unis. La ruse, autant l'arme du fort au fort que du faible au fort.

⁶⁷ Georges Vignaux, *Les jeux des ruses*, Paris, Seuil, 2001.

BIBLIOGRAPHIE

- Frédéric Encel, *L'Art de la guerre par l'exemple*, Paris, Flammarion, 2000.
- Jean Deuve, *Histoire secrète des stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*, Paris Nouveau monde, 2013.
- Hervé Coutau-Bégarie, *Bréviaire stratégique*, Paris, Argos. 2013.
- Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, Paris, Economica, 1999.
- Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la Stratégie*, Paris, Robert Laffont, 1990.
- Edward Mead Earle, *Les maitres de la Stratégie*, Paris, Flammarion. 1987. (première édition 1943).
- Basil H. Liddel Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, 2015. (première édition 1954).
- Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Paris, Flammarion. 1992. (1513).
- Sun Tzu, *L'art de la guerre*, traduit par Jean Lévy, Paris, Hachette. 2000.
- Les 36 stratagèmes. Traité de stratégie chinoise*, traduit par François Kircher, Paris, Editions du Rocher, 2001.
- Frontin, *Les Stratagèmes*, Paris, traduit par Pierre Laederich, Economica, 1999.
- André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Pluriel, 2012. (première édition 1963).
- Laurent Henninger et Thierry Widemann, *Comprendre la guerre*, Paris, Editions PERRIN Tempus, 2012.
- Marius Schattner et Frédérique Schillo, *La guerre du Kippour n'aura pas lieu, comment Israel s'est fait surprendre*, Paris, André Versaille Editeur, 2013.
- Bob Maloubier, *Les secrets du Jour J*, Paris, Editions La Boetie, 2014.
- Bruno Colson, *L'Art de la guerre de Machiavel à Clausewitz*, Namur, Presses universitaires de Namur, 1999.
- Jules César, *La Guerre des Gaules*, Paris, Gallimard, 1981.
- Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne, *Les ruses de l'intelligence : la Métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

- David Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, Ed Frank Cass, 1989.
- Eric Denécé, *Histoire secrète des forces spéciales de 1939 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007.
- Georges Vignaux, *Les jeux des ruses*, Paris, Seuil, 2001.
- Polyen, *Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques*, Mille et une nuits, Paris, 2011.
Traduction du grec ancien par Gui-Alexis LOBINEAU, notes et postface de Benoit Clay.
(version intégrale en ligne sur remacle.org).
- Pierre Fayard, *Comprendre et appliquer Sun Tzu*, Paris, Dunod, 2007.
- Vladimir Lobov, *La ruse de guerre*, 1992. Traduction du russe de Jacques Laurent.
- Jean-Vincent Holeindre (avec Frédéric Ramel), *La fin des guerres majeures ? Les ruses et les formes contemporaines de la guerre*, Paris, Economica, 2010.
- Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- Jean-Pierre Vernant (avec Marcel Detienne), *Les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.
- Jon Latimer, *Deception in war*, Overlook Press. NY. 2001.